

Un extrait de « Les Diabes de Porrières », chapitre IV : la guerre des grelots.

Soucieux de se fondre dans cette foule animée, Gassendi lia conversation avec un marchand, un mercier qui cheminait à son niveau. Originaire de Gap, il rentrait chez lui après avoir fait des affaires à Toulon et se révéla rapidement un bavard intarissable.

- La peste est à peu près terminée à Aix. Elle a fait cette fois-ci des ravages terribles, on dit qu'en deux ans, la moitié des habitants sont morts. Nous, les marchands, nous avons pris l'habitude de dormir en plein champ, sous nos carrioles et les aubergistes de la ville apportaient des plats cuisinés dans de grandes marmites et du vin dans des bonbonnes bouchées. Tout était contaminé chez eux, la paille, les rats, les aliments frais, l'eau. Mais bizarrement, les Aixois contrôlaient tout ce qui rentrait chez eux, au lieu de soigner leur propre ville.

Le Gapençais était chauve et rond, sociable et manifestement ravi d'avoir trouvé un interlocuteur.

- Curieux en effet !

- Leur méthode, à Aix, pour bloquer la peste, c'est le vinaigre ! Ils font bouillir dans du vinaigre tout ce qu'ils peuvent et le reste, ils le passent aux vapeurs de vinaigre. Vous imaginez les dégâts sur les dentelles et les rubans ! Heureusement que les passages à vinaigre viennent d'être supprimés, toute votre charrette y aurait eu droit, objet par objet ! Et c'est la première fois que je rentre sans avoir à payer l'octroi, quel bon jour !

Gassendi se souvenait des mille précautions prises par Peiresc pour protéger hermétiquement les colis de livres et les courriers échangés depuis deux ans maintenant : emballage en bois, toile cirée, fentes colmatées avec de la bougie fondue.

- Nous, dans les Alpes, on fait confiance au feu et au soleil, et Gap a moins souffert qu'Aix. Il faudra que les Aixois se décident à reconstruire leur ville, leurs rues sont trop étroites, le soleil n'y pénètre jamais. Sauf dans la Rue Grande qui passe devant la cathédrale Saint-Sauveur.

Gassendi écoutait distraitement son accent des montagnes. L'arrivée à Aix faisait ressurgir le souvenir des cours qui avaient bercé ses jeunes années ici. Il avait aimé l'enseignement de son vieux maître de philosophie et l'avait ensuite tout naturellement remplacé lorsqu'il s'était retiré. Quel plaisir d'expliquer, de clarifier, de revenir aux textes des Anciens pour en décortiquer le sens avec ses élèves qui appréciaient la vivacité de son esprit et la liberté de sa parole. Dans ces années-là, il ne faisait preuve d'aucune prudence, soucieux seulement d'exercer ses facultés rationnelles sur tous les sujets. C'est à cette époque que ses critiques contre l'enseignement d'Aristote avaient pris forme. Mais l'arrivée des Jésuites avait mis fin précocement à sa carrière universitaire. Le marchand continuait à discourir, inépuisable sur le sujet de la peste.

- La maladie a épargné ma ville de Gap mais à Digne, c'est une catastrophe !

- Vous avez des nouvelles de Digne ?

Gassendi était sorti brusquement de ses souvenirs et questionnait le mercier.

- Eh oui, la pauvre ville, quelle tristesse ! Les gens de Digne ont eu le malheur d'héberger des soldats qui portaient la maladie. La peste s'est répandue et, pour éviter l'extension de l'épidémie, les autorités de Manosque ont décidé de bloquer les habitants à l'intérieur des murs de la cité. On les a en quelque sorte assiégés dans leur ville.

- Ma famille vit là-bas. Avez-vous des nouvelles des villages des environs, ils habitent Champtercier, à deux lieues de Digne ?

Gassendi savait que la maladie frappait Digne. Mais la peste était en Provence une compagne familière, elle tuait de-ci, de-là, et de temps à autre une flambée plus brutale emportait une famille. On s'y résignait, comme aux accidents de mule, aux mortes en couche ou aux attaques de bandits. Mais ce que racontait le mercier de Gap n'était pas de même nature. Trois mois qu'il n'avait pas de nouvelles. Il devait faire quelque chose pour les siens. S'il ne pouvait se rendre à Champtercier, au moins devait-il envoyer de l'argent à sa sœur Catherine. *Enfin, j'aurais mieux fait de récupérer la bourse du cavalier assassiné. Voilà où conduisent les scrupules imbéciles !*

Mais le marchand parlait par oui-dire et n'en savait pas plus. Gassendi pensait à la petite Lucrèce, sa nièce et sa filleule, âgée de trois ans. L'incertitude sur son sort lui était insupportable, sans qu'il parvienne à se raisonner. Était-il atteint de la fameuse passion dont tout son épicurisme lui enseignait qu'elle n'engendre que souffrances et malheur ?

Les circonstances se prêtaient peu aux réflexions personnelles. Gassendi et son compagnon avançaient malaisément dans la rue Saint-Jean qui les conduisait vers le cœur de la ville. Ils se trouvèrent bientôt au milieu d'une cohue plus dense. Les hommes autour d'eux portaient en sautoir des grelots semblables à celui du cadavre de la route d'Aix. A mesure que les deux voyageurs avançaient l'un derrière l'autre, guidant difficilement leur charrette, la foule devenait plus hostile. Une grande bousculade se fit autour d'une petite troupe de soldats venant en sens inverse, les grelots s'agitèrent frénétiquement en même temps que les injures fusaient et que des pierres commençaient à voler. Même son bavard de compagnon avait perçu la menace.

- Il ne faut pas rester là au milieu, nous risquons de faire les frais de leurs disputes. Je connais une auberge où je m'arrêtais avant la peste, « A la mule noire », c'est dans une petite rue calme pas loin d'ici, nous pouvons partager une chambre, l'ami. Je vais m'arrêter deux jours pour essayer de renouer avec mes anciens clients.

Gassendi déclina poliment et se sépara du mercier au milieu de la bousculade et du bruit des grelots. Il était pressé de rejoindre l'hôtel de Callas, la résidence aixoise des Fabri. Il peinait à faire avancer la mule effrayée. L'excitation et l'animosité continuaient à monter chez les passants, qu'ils portent ou non un cordon à grelot. A l'approche de la place des Prêcheurs, il tourna à gauche après le Palais comtal, et arriva enfin. L'hôtel paraissait abandonné, porte cochère fermée, volets barricadés. Le bruit du marteau de porte résonna dans le silence mais il s'obstina et finalement une petite voix, de l'autre côté du panneau de bois, lui dit de passer son chemin. Les minutes filaient, divers occupants vinrent lui crier de décamper. Enfin une voix connue se fit entendre. Gassendi se sentit sauvé.

- Corberan, au nom du ciel, ouvrez ! C'est moi, Pierre Gassendi, je conduis la charrette de Belgentier ! Faites-moi entrer !

Corberan était le relieur de Peiresc et il remplissait auprès des Fabri un rôle majeur mais indéfini, comptable et trésorier, auxiliaire des expérimentations scientifiques, responsable des livres, homme de confiance. Il était en charge de l'hôtel de Callas en l'absence de Peiresc. Très vite la barre fut

tirée, les serrures déverrouillées, la porte entrebâillée. A peine la carriole entrée dans la cour, tout se referma hermétiquement. Entouré, reconnu, salué, Gassendi donna des nouvelles de Peiresc, rassura sur le sort de la famille Fabri, raconta ce qu'il savait de la disparition de Barnabé. Ils étaient six, deux femmes et quatre hommes enfermés là depuis le départ des maîtres un an auparavant, chargés de veiller à la maison et à son précieux contenu, terrorisés par la peste puis par les troubles politiques, dépendants du ravitaillement venu de Belgentier. Ils vivaient coupés de tout, même de la rue ou de la maison d'en face, et Gassendi fut frappé de leur dévouement intact à Peiresc. Il était comme un bateau accostant une île peuplée de naufragés.

Il retrouva les lieux qu'il avait si souvent partagés avec son ami et l'univers calme et serein qui contrastait si fort avec le tumulte de la ville. Ici tout était à sa place, attendant le retour du maître. Les lettres de Galilée étaient dans le coffre où il les avait lui-même placées, il les brûla sans plus attendre. Sa mission à Aix était accomplie.

Dans l'atelier de reliure, les outils disposés sur l'établi, plusieurs livres encollés et serrés dans des étaux, tout indiquait que le travail venait juste de s'interrompre et reprendrait bientôt. L'odeur écœurante de la colle et des peaux fraîchement tannées flottait dans la pièce. Peste ou guerre civile, la collection et la diffusion du savoir restaient missions prioritaires dans la maison Peiresc. Depuis octobre 1629, le relieur n'avait pas quitté la maison. Il passait quatorze heures par journée sur son travail, pendant que son fils effectuait des copies à ses côtés. Il descendait trois fois par jour dans la cour, heureusement assez spacieuse, pour sa promenade. Gassendi découvrit le lendemain que sa marche consistait en un mouvement monotone d'aller et retour, les mains dans le dos et l'air perdu dans ses pensées, comme ferait un prisonnier. Il pensa avec horreur à cette vie de reclus. Elle lui rappelait un ours encagé qu'il avait vu faire un mouvement similaire, deux pas vers la gauche, deux pas vers la droite, dans un balancement obsédant. Il en avait été si marqué qu'il n'avait pu sympathiser avec le montreur d'ours, un homme pourtant ouvert et gentil.

Pour lui, la liberté avait prévalu sur le reste, gloire, famille, argent. Mais Corberan ne se vivait pas en ours, il ressentait cet étrange arrangement causé par la peste et imaginé par Peiresc comme une merveilleuse liberté de s'adonner à sa passion pour la reliure. Étonnante plasticité humaine qui permet de vivre comme le summum de la liberté ce qui pour d'autres est le plus cruel des enfermements. C'était une bonne image de la passion, et Gassendi eut très envie, soudain, de retrouver sa solitude, Épicure et la contemplation des étoiles.